Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 26 (1996)
Heft: 4

Artikel: Line Renaud : visite à une grande dame
Autor: Probst, Jean-Pierre / Renaud, Line
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-828650

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LINE RENAUD
Visite à une grande dame

Tout le monde connaît Line Renaud. A la fois bien et très mal. Chanteuse, danseuse, meneuse de revues, comédienne, vedette de la télévision, elle fête cette année cinquante ans de spectacle. La scène est son royaume et elle s'y comporte en reine absolue. A l'âge où les femmes, artistes ou non, songent à une retraite confortable, Line Renaud se remet en question. Une fois de plus. On la voit partout. Au cinéma, à la télé, au théâtre, en France et aux Etats-Unis. Rendez-vous dans la loge d'une charmante dame qui a su conserver l'enthousiasme de ses vingt ans.

Ce soir-là, dans le somptueux théâtre du Palais-Royal à Paris, elle jouait «La Visite de la vieille dame» de Friedrich Dürrenmatt. Un rôle difficile à interpréter, après Edwige Feuillère et Madeleine Robinson. Mais Line Renaud, qui a affronté les publics de toute la planète (et plus particulièrement les redoutables américains), a appris l'art de séduire. En travaillant énormément.

Dans sa loge-bonbonnière, tendue de velours grenat, elle a transporté ses souvenirs. Quelques dizaines de photos prises à travers le monde, qui résument sa carrière. Sur ces rectangles de papier glacé, Line Renaud pose aux côtés des plus grandes vedettes du spectacle, du cinéma et de la politique. Ici, elle embrasse Louis Armstrong, là, elle sourit à Alain Delon, là encore, elle côtoie Charles Aznavour, Ella Fitzgerald, François Mitterand, Jacques Chirac ou Ronald Reagan. «J'ai réussi à lui faire chanter La Marseillaise», dit-elle avec amusement.

Ses yeux d'un bleu transparent rient constamment, avant de s'assombrir au souvenir de Loulou Gasté, son Pygmalion, disparu il y a un an. Il y a sans doute quelque chose de brisé en Line Renaud. Mais elle connaît, mieux que quiconque, la réalité de la vie d'artiste. «Le spectacle doit continuer...» Alors elle continue. Plus forte, plus conquérante qu'avant...

Line Renaud dans sa loge, entourée des portraits de ses amis du monde entier

«En guise de cachet, je vendais mes photos...»

– Line Renaud, est-ce que vous vous souvenez de vos débuts sur scène, de votre première apparition, de vos premières chansons?

– Oui bien sûr. La toute première fois que je suis montée sur scène, c'était dans le nord de la France. Je chantais dans les émissions de radio à Lille. J'avais un petit nom dans le coin, là-bas, pour monter sur scène. Mon premier gala, c'était dans une espèce de brasserie à Valenciennes. En guise de cachet, j'avais le droit de vendre mes photos après avoir chanté. A l'époque, je m'appelais encore Jacqueline Ray, car il fallait un nom à consonance américaine.

– Que chantiez-vous en ce temps-là?

– Au départ, je chantais des chansons populaires que l'on entendait à la radio. Beaucoup de chansons de Loulou Gasté que je ne connaissais pas encore. «Sainte-Madeleine», «J'ai vendu mon âme au diable», «Battling Jœ», toutes ces chansons qu'il écrivait pour d'autres... Je les aimais beaucoup.

– Puis vous êtes passée professionnelle, vous avez enfin touché vos premiers cachets?

– C'est-à-dire que mon nom s'est mis à grandir dans le nord de la France et dans le sud de la Belgique. J'avais encore beaucoup à apprendre, même si je chantais à la radio tous les jeudis, accompagnée par un orchestre de jazz. Puis je suis venue à Paris...

– Et vos débuts furent faciles ou difficiles à Paris?

– Rien n'est facile. Les choses ne viennent pas facilement à vous, il

faut aller à elles. Il faut se prendre en mains pour faire bouger sa carrière.

– Vous êtes toute jeune lorsque vous débarquez à Paris. Est-ce que votre rencontre avec Loulou Gasté s'est produite immédiatement?

– J'ai eu assez de chance, j'ai rencontré Loulou assez vite, le 10 septembre 1945. Mais j'étais déjà venue à Paris avec ma maman, quand j'étais toute petite, avant la guerre. J'avais déjà en tête Loulou Gasté. Je lui avais téléphoné pour lui faire part de mon désir de devenir chanteuse. Il m'a répondu: «Je reçois des centaines de coups de fil... Au revoir...» Mais en 1945, le Grand Coordinateur a permis notre rencontre. A ce moment-là, je chantais en lever de rideau d'Edith Piaf trois chansons de Loulou Gasté. On nous a présenté. Je suis allé à son audition. Il m'a demandé de chanter. J'étais paralysée par le trac et je lui ai dit: «Soyez gentil, venez me voir sur scène...» Il est venu et c'est ainsi que cela a commencé.

– Qu'est-ce qui vous avait séduit chez lui?

– Ce qui me séduisait surtout, c'était son talent. J'étais attirée par ses compositions, tout à fait originales en comparaison de ce qui se faisait alors en France. A ce moment-là, on chantait beaucoup de valses ou de tangos et ce n'était pas ma tasse de thé du tout. Tandis que les airs de Loulou Gasté ressemblaient beaucoup aux mélodies américaines rythmées. La jeunesse de France chantait toutes ses chansons parce qu'elles étaient «jazz». C'est cela qui me séduisait d'abord. Et puis, derrière ce talent de musicien, il y avait un homme jeune, fort séduisant, très sportif, plein de charme, très élégant, très distingué, très fin, érudit, il avait tout pour lui.

– Que vous a-t-il apporté, je pense ici au plan purement professionnel?

– Tout. Il m'a tout appris. A 37 ans, il avait déjà vécu deux carrières au moins. Il avait joué dans le Jazz club de France, il jouait avec Django Reinhardt, il avait accompagné Joséphine Baker au banjo. Ensuite, il a fondé avec Ray Ventura le fameux orchestre. Il avait l'instinct et l'expérience. C'était un Pygmalion Loulou. C'était aussi un créateur, il avait découvert Yves Montand, Jacqueline François, les sœurs Etienne... Quand il m'a vue et entendue surtout, lui seul pouvait savoir ce qu'il y avait derrière moi. Il savait qu'il y avait une pierre qu'il allait polir toute sa vie.

Sur la scène du Palais-Royal, La Vieille dame fait part de son terrible projet

– De la chanson, vous êtes passée à la revue. De quelle manière cela s'est-il fait?

– Logiquement. Loulou avait commencé par me faire percevoir le rythme. Il me faisait marcher sur la musique d'Armstrong, d'Ella Fitzgerald, de Duke Ellington, en battant avec les doigts le temps et le contretemps. Il m'a appris à respirer, car il considérait que le souffle était plus important que les leçons de chant. Il mettait en évidence les défauts du timbre de la voix pour en faire des qualités. Il a tenu à ce que je suive des cours de danse, car il voulait que je devienne une chanteuse qui bouge bien.

– Tout ce travail vous a naturellement amené sur les scènes de Las Vegas?

– D'abord, cela m'a permis d'être différente sur scène. Je n'étais pas une chanteuse statique derrière un micro. Les jeunes aimaient les côtés rythmés de mon personnage. Cela m'a beaucoup aidé lorsque j'ai été engagée une première fois en Amérique, en 1954, quand Bob Hope m'a invité dans ses émissions de télévision après m'avoir vue au Moulin-Rouge.

«Mon secret: il faut penser à demain, et non à hier!»

– Vous avez alors passé un certain nombre d'années aux Etats-Unis. Quels souvenirs en gardez-vous?

– En tout, j'y ai vécu une bonne dizaine d'années. J'y ai des souvenirs très profonds. C'est un deuxième chez-moi. Je ne peux pas me passer de la France. Mais s'il fallait la quitter, j'irais m'établir aux Etats-Unis. J'y ai appris le «timing», la relaxation, la manière de développer son charisme, mais aussi la simplicité dans les relations humaines. J'y ai appris l'humilité. Les plus grandes vedettes américaines sont lucides, pleines de bon sens et accessibles. En y vivant aussi longtemps, j'y ai bien entendu beaucoup d'amis que j'aime revoir.

– Depuis quelques années, vous entamez une fameuse reconver-

Le Théâtre du Palais Royal affiche complet

sion au théâtre, au cinéma et à la télévision. Dans ces domaines, votre carrière au music-hall vous aide-t-elle beaucoup?

– Oui, effectivement. Je ne le remarque pas moi-même, mais je le constate notamment en lisant les critiques. Ma façon de me mouvoir sur scène ou derrière la caméra, je la dois au music-hall. A l'inverse, si un jour je dois retourner au music-hall, je suis sûre que le théâtre m'apportera beaucoup.

– Dans le feuilleton télévisé «Les filles du Lido», vous jouez le rôle d'une habilleuse. Quel sentiment ce rôle génère-t-il, après avoir été meneuse de revue, justement?

– Ça m'a beaucoup amusée. J'ai vécu toute ma vie avec les chef-habilleuses. Je connaissais très bien leur comportement. Elles sont à la fois la confidente, l'amie, la sœur, la copine. On doit les respecter et en même temps les craindre. En coulisses, les chef-habilleuses sont des chef-d'orchestre.

– Vous avez un sacré tempérament pour votre âge que l'on ne révélera pas...

– ...Vous pouvez le dire, je ne me suis jamais gênée de mon âge, j'ai 67 ans...

– ...Quels conseils donneriez-vous aux femmes pour conserver le fameux «punch» que vous avez?

– Une motivation, un but, toujours. Penser à demain et non pas à hier. Il faut bouger, se créer des objectifs à atteindre comme si votre vie en dépendait.

– Vous parlez souvent du trac dont vous souffrez encore aujourd'hui. Est-ce un sentiment stimulant ou paralysant?

– Les deux. Quand il y a trop de trac, qu'on perd le contrôle, c'est effectivement paralysant. Mais si on arrive à le maîtriser, alors c'est stimulant. Je l'ai toujours connu, mais dès le moment où je mets les pieds sur la scène, le trac disparaît...

– Comment parvenez-vous à le dominer?

– Je n'y pense plus. La force supérieure, c'est la présence du public. Et puis, il y a la connaissance de son métier. La nature reprend le dessus, automatiquement.

«Si j'avais des petits-enfants, la vie serait moins pénible!»

– Vous n'avez pas eu d'enfant. Est-ce quelque chose qui vous a manqué ou qui vous manque aujourd'hui?

– Ça m'a manqué. Cela a cessé de me manquer en cours de route et ça me remanque aujourd'hui. Bien entendu, depuis que j'ai perdu Loulou, je me dis qu'en plus de ma mère, j'aurais non seulement des enfants, mais également des petits-enfants. Le départ d'un être cher, avec lequel j'ai passé cinquante ans de ma vie, serait moins pénible à supporter. C'est comme si j'étais amputée, c'est une chose absolument épouvantable. On ne peut même pas l'imaginer. Alors, si j'avais des petits-enfants autour de moi, ce serait... ce serait... mieux.

– Actuellement, vous vivez toujours avec votre mère. Quelles sont vos relations? J'imagine qu'elle compte beaucoup?

– Oui, c'est une relation gigantesque. Elle est ma clé de contact, elle est ma joie de vivre, elle est surtout aussi la motivation de continuer. Après la mort de mon mari, mon métier n'aurait certainement pas suffi. Il faut que je continue pour ma mère. A 91 ans, elle a encore de belles années devant elle... Au point de vue physique, elle est en superforme. Donc je dois encore continuer à lui donner du bonheur. Et ça fait partie de mes motivations. Heureusement que j'ai ma mère au moment où il m'arrive cette catastrophe!

– Une autre motivation, qui est aussi extraordinaire, c'est votre lutte contre le sida, commencée il y a dix ans?

– Ça aussi, c'est énorme. Je sais maintenant que si on a la chance et la joie de trouver un jour le remède, je ne serai plus jamais la même. Je vais toujours éprouver le besoin de me dédier à une autre cause. Je crois qu'hélas, on aura la possibilité dans le futur d'en avoir trop souvent, des causes à défendre. Je crois que l'on devra faire face aux virus de l'an 2000. On n'y échappera pas.

– Toutes ces motivations sont pour vous un bon moteur, qui vous permet d'avancer?

– Oui, je pense que, quand physiquement, cela ne vous est absolument pas pénible d'apprendre un texte, que la présence sur scène ne vous fatigue pas, je ne vois pas pour-

Un regard bleu profond, où alternent la joie et la mélancolie

quoi j'irais arrêter cette énergie. Ce serait un crime de me forcer à freiner une énergie naturelle.

«Edwige Feuillère m'a encouragée à jouer la vieille dame...»

– Venons-en à la «Visite de la vieille dame», que vous avez joué à Lyon, puis à Paris. Connaissiez-vous Dürrenmatt ou cette pièce?
– Je connaissais le nom de Friedrich Dürrenmatt, je savais que c'était un grand auteur, mais je n'avais rien lu de lui et je n'avais jamais vu la pièce. Avant de lire la pièce que l'on me proposait, j'ai pris contact avec Edwige Feuillère, qui l'avait jouée. Elle m'a répondu: «C'est une merveilleuse idée, vous devez le faire!»
– Est-ce que vous allez tourner cette pièce en Suisse?
– Non, malheureusement. C'est une pièce très lourde, avec quatre gros décors tournants, vingt-trois personnes sur scène, une petite fanfare. Elle avait été créée uniquement pour Lyon. Les propriétaires du Palais-Royal sont tombés amoureux de la pièce et ils ont accepté de prendre le risque de la programmer à Paris.

– Mais après cette «Visite de la vieille dame», vous avez, j'imagine, d'autres projets?
– Oui, je tournerai beaucoup de téléfilms. Un pour France 2 qui s'appellera «La Voisine», deux autres pour TF1, «Station-Service» et «Une femme d'action». Et je vais chanter, le 6 décembre prochain au Carnegie Hall de New-York à l'occasion du centenaire de George Gershwin.
– Lorsque vous quittez la scène ou le plateau de télévision, quels sont vos passions, vos hobbies? Comment utilisez-vous votre temps s'il en reste un petit peu?
– Avec mes amis. Après le spectacle, j'aime aller dîner avec des amis et maman, qui est comme moi, elle ne sait pas aller se coucher très tôt. On bavarde, on refait le monde, on rit un peu. J'aime beaucoup être chez moi également. Je jardine, je lis, je fais du sport.
– S'il vous restait une chose très importante à faire en scène ou dans la vie, qu'est-ce que ce serait?
– Peut-être monter une comédie musicale à Broadway. J'ai failli la faire, ils voulaient que je reprenne «Hello Dolly». Et puis j'aimerais jouer «Harold et Maud», mais cela c'est pour beaucoup plus tard...

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine

Mes préférences

Une couleur:	Bleu pastel.
Une fleur:	Le mimosa.
Un parfum:	La lavande.
Une recette:	Je suis folle des fruits de mer.
Un pays:	Le mien.
Un écrivain:	Marcel Pagnol.
Un peintre:	Picasso, la période bleue.
Un film:	«Eve» de Mankiewicz.
Une musique:	«Feeling» de Loulou.
Une personnalité:	Le général de Gaulle.
Une qualité humaine:	La vérité.
Un bruit	Les enfants qui jouent.
Un animal:	Le berger allemand.
Une gourmandise:	Un bon petit camembert.